

Jean LEBON, hommage à Jean-Jacques BROUDIC.
Mercredi 1er juillet 2009

Avec la mort de Jean-Jacques, la vie s'assombrit. A la mort d'un ami, il nous semble presque indécent de parler. Trop à dire, et le cœur me manque aujourd'hui.

Trop à dire sur ce qui nous arrive là, sur ce qui m'arrive avec la mort de Jean-Jacques. Avec une mort redoutée, sans doute, nous le savions si malade.

Trop à dire sur le temps qu'avec tant d'autres, comme vous, les siens, ses parents, ses sœurs, ses frères, Christine, Solenn, Klervia, la petite Noann, ses gendres, sa famille, ses amis, ses camarades, vous qui êtes là aujourd'hui, il m'a été donné de partager avec lui.

Comment pouvais-je savoir qu'un jour, en ce moment, je parlerais ainsi de lui, sans lui, devant vous. Vous qui me pardonnerez de le faire si mal à l'instant où déjà tout fait mal, où vous avez si mal.

Je voudrais essayer de mieux dire et de façon sereine, l'amitié qui me lie à Jean-Jacques, ce que je dois, comme tant d'autres, à sa générosité, à sa lucidité, à la force de sa pensée. Une amitié confiante et sans réserves.

Je voudrais pouvoir mieux nommer son amour pour tous les siens, pour mamie, pour Max ses parents, pour Christine, pour Solenn et Klervia, pour sa petite Noann, pour ses sœurs et ses frères, pour ses belles-sœurs et beaux-frères. Pour ses gendres Olivier et Guillaume qu'il n'oubliait jamais lors de nos virées à chablis...

A la mort d'un proche, d'un ami, quand on a tant et tant partagé avec lui, et j'ai eu cette chance, quand on se rappelle aussi bien les moments légers ou les rires insoucients que les moments d'intense activité, une égale détermination à militer qu'à faire la fête, et tout était prétexte, un rien nous réunissait et c'était parti... jusqu'au bout de la nuit, ou encore les pires moments, les blessures, les drames, il y a toujours ce mouvement coupable, égoïste certes, mais irrépressible qui consiste à se plaindre soi-même et s'apitoyer sur soi-même en disant, et je le fais : « c'est toute une partie de ma vie, déjà longue, riche et intense qui s'interrompt aujourd'hui, qui s'achève, qui meurt avec Jean-Jacques ».

En ces temps où trop souvent la pensée s'isole et se replie, sa voix va nous manquer, nous le savons déjà. Il y a du désarroi à devoir parler au passé de Jean-Jacques, cet homme de passion, d'engagement, porté d'un même élan depuis si longtemps vers les urgences du présent.

Très jeune électricien, il quitte sa Bretagne aux ciels si changeants pour les hauts fourneaux lorrains aujourd'hui éteints. Puis à nouveau il part.

Près de Lysiane, à Caen, il devient un vrai gars du bâtiment, côtoie chez Rufa le monde des maçons, des charpentiers, des coffreurs et autres ouvriers du béton.

Un monde dur où les émigrés, souvent turcs, s'usent à la tâche. Le conflit qui s'engage, une de ses premières expériences, le marque à jamais, l'ancre dans le militantisme, là où il peut déployer sa générosité, sa détermination.

C'est la porte d'entrée à des responsabilités politiques et syndicales. Il restera ainsi, sans fléchir, malgré les difficultés, dirigeant de la fédération du Calvados du PCF durant une trentaine d'années. Trois décennies de dévouement, de tâches parfois ingrates, là où c'est souvent le plus dur, où les volontaires ne sont pas légion. Discret, voire avare de paroles, il poursuit la tâche à long terme de responsable, chaque semaine, de la page du Calvados de l'Humanité Dimanche. Les centaines, voir les milliers de photos qu'il réalise pour « la page » font partie, aujourd'hui, du patrimoine communiste. Mais, image de son engagement pour les autres, pour son parti, « on le voit rarement sur les photos ». Il n'est pas homme à se montrer pour lui-même.

Ce qui le pousse à se mobiliser ainsi tout entier est une exigence à la fois morale et politique, une profonde indignation dans laquelle résonnent tant d'épreuves. Et c'est en homme passionné qu'il s'engage dans une nouvelle et déterminante étape de sa vie, à Hérouville-Saint-Clair.

J'aurais aimé pouvoir mieux, plus longtemps parler de ses projets, ses ambitions pour les habitants d'Hérouville. Ville à laquelle il s'est tant attaché, lié. Il a trouvé là l'endroit où donner vie à ses valeurs, à son expérience d'homme, de militant. Respecté, écouté, il y fait revenir le Parti communiste au sein de ceux qui comptent, traque les injustices, les ségrégations d'où qu'elles s'enracinent, dans l'accès au logement, à la culture, à l'école.

Si sa silhouette élégante, le mouvement de ses mains, sa voix grave deviennent familier de celles et ceux qui sont investis dans la cité, sa lucidité est parfois terrible, sans concessions ni faiblesses, sans pour autant tomber dans une trop forte assurance en lui-même.

Sans jamais délaisser son jardin, la photo des paysages bretons, ni surtout ses enfants, Solenn, Klervia, la petite Noann et justement parce qu'il ne les néglige jamais, il devient ainsi dans la vie politique un recours, un repère, une conscience, un homme, un père épris de justice et de vérité, une figure exemplaire.

C'est que dans cette existence même, prise entre le feu de l'action et le recul de la réflexion, Christine, irrigue sa vie, lui donne une ouverture au monde.

Son journal de samedi, l'Humanité, compagnon des derniers instants, reproduit les mots de Régis Debray, qui sait ce qu'est l'engagement, **« la mort d'un militant honore toute sa communauté d'espérance et, réinsufflant vie aux principes qu'elle arbore sur ses bannières, redonne de l'élan aux vivants »**

Notre camarade et ami Jean-Jacques Broudic est mort et les temps sont plus sombres.

Il nous reste le sens de sa vie intense, de ses engagements en conscience, de ses passions tendues vers les autres auxquels il a tant et tant donné.

Adieu mon ami, mon frère.